

## INTRODUCTION

Pour penser l'intime, cet intérieur plus intérieur que l'intérieur même, les théologiens et mystiques chrétiens, qui furent les premiers à le nommer, ont usé de diverses métaphores : « chambre du cœur » (Augustin), « petit château fort dans l'âme » (Maître Eckhart), « demeure centrale du château intérieur » (Thérèse d'Avila). Le recours à l'image qui, d'un côté, marque l'insuffisance des mots face à une réalité éprouvée mais difficilement dicible, confirme, d'un autre, la tendance à traduire spatialement ce qui échappe, pour mieux le distinguer et saisir. Nos représentations actuelles de l'intime n'échappent sans doute pas, dans leurs formulations les plus usuelles, à la séduction des distributions binaires et des délimitations spatiales qui opposent extérieur et intérieur, dehors et dedans afin de désigner cette zone réputée non pas seulement privée mais réservée, cette part, censément la plus profonde et secrète, où le sujet se tiendrait, hors du regard d'autrui.

La topique médiévale n'est pourtant pas aussi simpliste : qualifié comme « sans limites » et « sans fond » (Eckhart), l'intime y est en réalité soustrait à l'ordre spatial puisqu'il fait place à l'expérience de la plus grande altérité, celle de la présence divine. L'intime révèle sa nature relationnelle et il apparaît que le plus intérieur, paradoxalement, se vit sur le mode de l'extériorité. Hors de tout ancrage religieux, bien des auteurs ont souligné la manifestation de telles tensions dans une définition qui se déploie en deux directions apparemment opposées, et fait balancer de la subjectivité la plus irréductible à l'intersubjectivité la plus intense (être intime avec). D'où la caractérisation de l'intime, à rebours du sens commun, comme l'expérience du lien le plus fort qui, faisant « basculer d'un dehors indifférent dans un dedans partagé » (Jullien), ébrèche la frontière entre dedans et dehors. Entre l'intime et l'intérieur, quoi qu'en dise la détermination grammaticale, il n'y a pas une différence de degré mais de nature. Et, s'il y a lieu de parler d'intime et non d'intimité, c'est qu'il n'est pas question d'un état mais

d'une relation, nécessairement mouvante et indéterminée, dans laquelle l'identité ne cesse de se faire et défaire au miroir de l'autre.

L'analyse psychologique creuse cette dialectique en couplant intime et extime. Elle établit que le psychisme ne saurait se constituer hors de mouvements d'échange qui poussent le sujet à extérioriser certains éléments de la vie intérieure pour se les réapproprier sous une autre forme, au détour d'une identification à autrui (Tisseron). S'il n'est d'identité qui ne se définisse sans un consentement à l'aliénation, cette sortie de soi exige en retour un repli, qui écarte la menace de la dislocation. Autant dire que l'intime, en tant que mode de présence à soi, implique l'ouverture à l'autre et qu'il prend forme à travers le double jeu de sa manifestation et de son retrait, en adoptant des figures changeantes et toujours renouvelées.

C'est par le biais de la mise en scène et la mise en récit que cette extériorisation s'opère de façon privilégiée (Arendt). D'où le rôle crucial joué par les transpositions artistiques et les écritures de soi qui, en portant l'intime sur le terrain partagé des mots et des images, lui donnent consistance tout autant que réalité, et offrent des opportunités de déchiffrement et de reconnaissance réciproque. Il y a là toutefois une contradiction foncière : l'intime peut-il se dire sans se nier, et se montrer sans se dévoyer ? Et une interrogation vertigineuse : si l'intime ne se révèle que dans la fiction, n'est-il lui-même qu'une fiction ?

Ces questions se posent avec une acuité particulière en une époque soumise à la logique de la spectacularisation. En brouillant la distinction du public et du privé et en rabattant l'intime sur le privé, notre temps semble, en effet, compromettre la possibilité du retrait et du secret et céder au goût d'une surexposition susceptible de prendre des allures pornographiques et obscènes. Il y a du « trouble aux frontières de l'intime » (Wajcman) et ses territoires peuvent, non sans raison, apparaître menacés par une avidité de voir qui pousse à fouiller les vies, qu'elles soient ordinaires ou extraordinaires, jusque dans leurs ultimes retranchements. Serions-nous les victimes autant que les acteurs d'une « privation de l'intime » par un excès d'exhibition même (Foessel) ? Car au vouloir-voir correspond un vouloir-être-vu, tout aussi hypertrophié, qui s'exprime notamment par la multiplication des images de soi.

Mais la surenchère vire à la simulation et le réel s'efface dans ses signes. Que montre-t-on quand on prétend tout montrer et que voit-on quand domine le régime de l'hypervisibilité ? Rien de plus et peut-être encore moins. Le mythe de l'intériorité éclate au grand jour en même temps que celui de la transparence. Si l'intime a toujours partie liée avec le moi, il est certain que ce moi n'appar-

raît plus sous un mode substantiel mais plutôt comme une surface de contact et d'échange. Les identités plurielles et virtuelles du sujet contemporain, ses incessantes métamorphoses, renvoient non pas à un intérieur qu'il s'agirait de percer, mais au fait d'être, dans sa dissémination, son éparpillement, de se donner à voir lors d'éphémères dévoilements, au travers de multiples signes ou d'infimes signaux (*Signes de vie*, Philippe Lejeune).

Chaque époque assigne à l'intime ses formes et ses figures. Le paradigme contemporain, éminemment contradictoire, invite à renoncer aux anciens partages et déboute d'emblée toute tentative de maîtrise. S'il reste à explorer, ce ne peut être que par touches successives et en multipliant des angles d'attaque. Foncièrement pluridisciplinaire, l'étude proposée par ce dossier s'intéresse à la redistribution des espaces privés et communs sur fond de pratiques sociales profondément transformées par l'évolution de l'environnement médiatique et, plus particulièrement, par l'usage des outils numériques. Elle associe des spécialistes des champs littéraire, artistique, psychologique et psychanalytique, sociologique, juridique et philosophique, qui s'interrogent sur les formes et enjeux actuels de la représentation de l'intime, autrement dit sur les manières de penser, de vivre, de figurer le soi et la relation à l'autre. Elle intègre une étude croisée Espagne/France des problématiques liées à l'intime, à ses représentations, ses évolutions et ses frontières.

## LES TERRITOIRES DE L'INTIME

La délimitation actuelle des territoires de l'intime oblige à une révision des modes de penser et à une redéfinition incessante des limites entre intérieur et extérieur. À la conception d'un sujet qui serait tout à lui-même dans son for intérieur, où Alain Chareyre-Méjan reconnaît la prétention des modernes à transformer le monde en représentation, il nous faut substituer la pensée d'une intériorité résidant dans ses manifestations extérieures. S'il n'est aucune authenticité logée dans quelque tréfonds, il n'est rien de caché qui ne se montre. Telle est la leçon de l'œuvre d'art qui ne contient pas plus que ce qu'elle expose et dont la signification se donne à lire dans la littéralité d'une existence s'identifiant à sa présentation.

Mais, alors que la suspicion jetée sur les idéologies de l'intime, en un sens libératrice, laisse place au paradoxe, le brouillage des repères conduit à une situation d'incertitude où se révèlent de nouveaux dangers. Quel peut être le sentiment d'identité d'un sujet projeté dans la pure extériorité? Et quelles peuvent

être les formes d'unification d'un moi diffracté, autant que pris au piège, dans les images qu'il livre de lui-même? En exaltant l'expérience subjective et en favorisant les récits de soi, les réseaux sociaux font courir le risque d'une fragilisation de la conscience et, au-delà, d'un effacement du jugement de réalité. À l'heure de l'inflation du moi et, corrélativement, de la dissolution de l'intime, la position de celui qui énonce importe plus que ce qui est énoncé : tels sont les termes du basculement dans l'ère de la post-vérité décrits par Nora Catelli.

Le domaine du droit qui, par définition, accompagne les évolutions sociales, n'est pas soustrait aux bouleversements actuels, comme le rappelle Ludvine Grégoire. Les pratiques du *revenge porn* et de la divulgation non consentie de propos et d'images, favorisées par les nouvelles technologies, confrontent ceux qui font la loi et disent le droit à des situations inédites. Si, dans le droit civil français, le principe du respect de la vie privée est clairement posé, il faut se déporter sur le terrain du droit pénal et, plus précisément, sur celui de sa mise en œuvre par la jurisprudence, pour mieux saisir ce que pourrait être une définition légale de l'intimité de la vie privée. Les déterminations de cas d'atteinte à l'intimité de la vie privée permettent, en négatif, de cerner les contours de cette définition et d'identifier les mécanismes de protection qui sont opposés. Mais la possibilité d'une levée de la protection pour les nécessités de l'enquête, de l'instruction ou encore pour le maintien de l'ordre public, montre le caractère relatif et conditionné d'une délimitation qui n'a rien d'acquis.

Il revient aux artistes plasticiens de mettre en image et d'incarner, non sans provocations, l'injonction à porter toujours davantage l'intérieur à l'extérieur. Depuis les années 1960, hommes et femmes artistes sont nombreux, comme le rappelle Yolande Agullo, à avoir fait des fluides et sécrétions corporels – le plus intime qui soit – le sujet et la matière même de leurs œuvres. Au risque de s'aventurer sur le terrain de l'immonde et d'abolir le symbolique au profit de la réalité la plus crue. Mais dans de tels jeux avec les limites, il s'agit bien de retrouver une puissance d'affirmation vitale et une force de contestation morale et politique autant qu'esthétique. On n'en a pas fini, en effet, avec la désacralisation du mythe de l'intériorité et des valeurs de secret et d'authenticité qui lui sont attachées. Dans les installations grotesques et obscènes de Sarah Lucas, Diane Watteau voit une réponse cinglante et parodique aux développements freudiens sur le continent noir de la sexualité féminine et aux velléités des artistes hommes de saisir l'intime de la femme. Mais c'est avec de jeunes artistes tels que Ryan Trecartin et Lizzie Fitch, qui mettent en scène des individus soumis à la mobilité identitaire

et entraînés dans le flux des migrations pulsionnelles, qu'est poussée à l'extrême la dénonciation de l'artifice d'une vie intime qui serait tout entière extériorisée.

## LES ÉCRITURES DE L'INTIME

La notion d'intime a pris ses aises dans tous les territoires de la création et de la réflexion. Elle reste une valeur et un mythe fondateur de nos sociétés occidentales, friandes de retrouver quelque chose de ce sujet cartésien, de cette identité unique et centralisatrice vilipendée par des courants de pensée post-modernistes. Dès lors, il n'est pas étonnant de la retrouver aux premières loges de la création littéraire, alors même que bien des essais annoncent son éviction, son impossibilité ou sa désagrégation ou qu'ils nous en déclarent privés et incapables. Cependant, cette présence déclarée et insistante s'avère bien peu bruyante : la condition d'existence de l'intime en littérature semble plutôt associée à son maintien en lisière, au « bord des mots ». C'est peut-être, c'est certainement, parce que la littérature sait faire « Vœu de silence » (Quignard), peut signaler « un noyau incommunicable », veut borner l'imperceptible, qu'elle reste un atout majeur – mais non exclusif – de l'intime.

La deuxième partie de cet ouvrage est par conséquent consacrée aux « Écritures de l'intime ». Elle détaille cette vision de la littérature comme lieu de l'intime, un lieu ritualisé, sanctuarisé, délimité par des contours qui, même s'ils sont fluctuants, sujets aux évolutions du contexte socioculturel et technologique, n'en sont pas moins marqués. Les mutations numériques de ces dernières années contribuent, accentuent indéniablement cette évolution. Oui, l'intime est désormais connecté, voire communautaire et contributif. Il reste néanmoins l'enjeu d'une véritable liturgie qui nous conduit parfois à envisager les écritures de l'intime avec la déférence teintée de sacralité que peut conférer la majuscule prêtée aux Écritures. Nous pourrions presque dire que cet intime, en littérature, est d'autant plus « réglé » et « liturgique » – étymologiquement, la liturgie renvoie bien à l'exercice public et réglé d'un culte – qu'il prend une forme littéraire connectée et qu'il s'intègre dans un rituel partagé.

Les contributions de cette partie permettent d'observer les évolutions des figures et des frontières de l'intime. Les analyses qui suivent permettent également de mesurer combien ces écritures maintiennent l'intime comme « valeur refuge », dans un contexte où nos données personnelles – domestiquées par le big data – nous échappent, se configurent et circulent en toute indépendance sur le réseau. Face à cette réalité, les écritures de l'intime tracent une ligne rouge qui est celle de la propriété du soi et de la liberté d'en souligner les dimensions

intimes avec pudeur, de les inventer avec authenticité et dans un geste esthétique singulier. Les écritures de l'intime sont, en ce sens, profondément politiques et exemplaires.

L'un des espaces privilégiés pour cette expression de l'intime en littérature est constitué par des textes romanesques, autobiographiques ou pas, que l'on pourrait qualifier de « familiaux ». Françoise Simonet-Tenant se centre ainsi sur les textes de Valérie Mréjen, peuplés de fils et de filles, de pères et de mères, occupés, en somme, par une arborescence familiale plus ou moins complexe que l'écriture décrypte en misant sur le fragment, le lacunaire et l'ellipse : ainsi, les textes signifient-ils l'intime sans jamais le circonscrire par une série de traits définitoires. De même, Jean-Pierre Castellani renvoie à l'univers narratif familial de l'œuvre autobiographique de l'écrivain Francisco Umbral, *Mortal y rosa*. Cependant, ce texte inclassable centré sur la mort du fils mobilise une stratégie narrative différente, clairement marquée par un lyrisme incantatoire, tourmenté et effusif. L'écriture procède par cercles concentriques pour approcher ce noyau incommunicable fait de la douleur de la perte : l'intime loge dans ce centre fuyant, sorte de trou noir sans fond qui conduit l'auteur à dynamiter les frontières des genres consacrés de la diction de l'intime, notamment celui du journal intime. Enfin, les journaux intimes d'écrivains qui sont les objets des réflexions de Celia Fernandez maintiennent également cette dimension familiale. Cependant, ces textes constituent surtout de remarquables laboratoires, de véritables condensés de la fabrique de l'intime dans et par l'écriture au fil des « entrées » qui rythment ces journaux : l'intime s'y écrit – et s'y lit – non pas comme une donnée préalable qu'il s'agirait de découvrir, mais bien comme une hypothèse que l'écriture configure. En ce sens, il a valeur de novation : il constitue un ordre qui ne préexistait pas, étroitement solidaire de l'altérité dont il ne peut faire l'économie. Le journal intime est ainsi un véritable « exercice d'extimité ».

L'analyse de M<sup>a</sup> Ángeles Hermosilla Álvarez et de M<sup>a</sup> Paz Cepedello Moreno introduit une autre pratique des écritures de l'intime, non plus véritablement inscrite dans l'écheveau des traumas et expériences familiales, mais corrélée à l'émergence – certes encore timide et hésitante – d'une conscience féminine. Ainsi, dans *Espejismos*, d'Elena Soriano, l'intime surgit en filigrane, au détour des soliloques désespérés et parfois engagés de la narratrice sur son couple en pleine défaite : il est entièrement subordonné à cette difficile prise de distance, à cet ardu travail d'auto-émancipation par rapport aux normes de genre sévissant dans l'Espagne franquiste. Cet engagement, même embryonnaire, conditionne l'intime et son expression. On retrouve, de façon bien plus appuyée encore, cette

affirmation d'un intime « militant » dans les créations très contemporaines des fanfics, analysées par Amélie Florenchie. Ces récits, écrits par des adolescents et adolescentes à partir de produits culturels *mainstream* et publiés sur des sites spécialisés, constituent autant de propositions alternatives aux normes de genres hétérosexuelles. En configurant une sexualité féminine affranchie, basée sur une reconnaissance du plaisir féminin, les fanfics consacrent l'expression d'un intime féminin où le corps occupe une place centrale. On note également que le vecteur de diffusion numérique de ce type de créations confirme la dimension partagée de cet intime féminin érotisé et transgresseur.

Les analyses qui clôturent cette partie traitent d'ailleurs des écritures de l'intime en ligne et posent, explicitement ou implicitement, la question de l'impact du numérique sur ces écritures. Les contours de l'intime évoluent-ils sous l'impulsion des créations en ligne? Dit-on les choses différemment? Et comment se positionnent les écritures de l'intime dans un contexte où les hommes et les femmes sont plus invités à l'exposition qu'à la retenue? Dans un contexte où tout un chacun vit sous l'injonction du tout-dire et du tout-voir? En guise de réponse, Oriane Deseilligny, lorsqu'elle analyse les pratiques numériques d'écriture de soi, souligne que les diaristes du web sont devenus très attentifs à la gestion des « marges du secret », à la préservation de cet espace qui dit sans dire. L'aporie du secret, qui est aussi celle de l'intime, est donc plus que jamais prise en compte par ces écritures en ligne; les formules d'encodages et de cryptages ne cessent de se renouveler et cette adaptation impacte également les pratiques de lecture de ces écritures. Cette évolution conjointe des écritures de l'intime et des lectures de l'intime nourrit également la réflexion de Michel Braud sur les journaux intimes en ligne : si la filiation entre journaux intimes « traditionnels » et journaux intimes en ligne reste évidente, les codes et les rythmes d'écriture et de lecture sont en pleine évolution, substituant à la cohérence narrative globalisante qui était le propre du journal publié « après coup », une finalisation actée, un ensemble plus atomisé et fragmenté : l'intime prend la forme d'images, d'expositions, de vignettes narratives fragmentaires, mais fondatrices de l'identité. Les écritures de l'intime en ligne restent donc l'apanage d'un acte de création solitaire, mais, indéniablement, les frontières, la tension et l'interaction entre l'individuel et le collectif se négocient différemment.

## SOUS LE REGARD DE L'AUTRE

L'intime est ce que l'on sait de soi, que l'on pourrait dire et qu'on ne dit pas, ou que l'on ne dit qu'à certaines personnes, dans certaines circonstances, et ce que l'on ne sait pas toujours se formuler clairement à soi-même. Ce que l'on tente de découvrir en soi-même, ce que l'on peut découvrir à autrui ou que l'on peut laisser couvert. L'intime a partie liée avec l'aveu : c'est une parole tenue ou retenue. Mais il a aussi à voir avec la vue : c'est, de façon directe ou métaphorique, l'image possible de soi – de son intériorité mais aussi de son corps, de ses parties *intimes* – que l'on peut ou non afficher : laisser voir ou offrir au regard des autres.

Il importe de déterminer ce qui va permettre à l'individu de voiler ou dévoiler l'intime. José Morel Cinq-Mars ouvre cette section, à partir de son expérience de psychologue clinicienne et de psychanalyste en centre de Protection maternelle et Infantile, en proposant une « petite théorie » de la pudeur. Car la notion, souvent considérée aujourd'hui comme dépassée, est au cœur de la relation aux autres. D'un côté, la pudeur permet à l'individu de se soustraire à la tyrannie du regard d'autrui ; de l'autre, la reconnaissance de la pudeur d'autrui est une reconnaissance de son identité. Il est donc faux de croire que la pudeur s'oppose à l'érotisme ; c'est même l'inverse : la pudeur voile ce que le sujet reconnaît comme intime et qu'il demande à l'autre de reconnaître comme tel. L'instauration de ce voile est la condition qui permet à l'érotisme de se déployer.

Le rapport des adolescents et adolescentes à l'intimité, et particulièrement aux photographies d'eux-mêmes qu'ils communiquent ou diffusent sur les réseaux sociaux, est à penser dans la continuité de cette réflexion. Jocelyn Lachance montre que le partage d'images de soi vise à délimiter un espace intime commun fondé sur la confiance. Cela se révèle dans le cas de photos de soi nu(e) communiquées à une seule personne, ou de photos de scènes sociales compromettantes à l'intérieur d'un groupe. Dans tous les cas, l'exposition de l'intimité relève bien de l'extimité, au sens de Serge Tisseron, mais ne s'y réduit pas parce que la photo peut traverser divers contextes, et devenir par exemple un outil de vengeance après avoir été un outil de confiance.

Les quatre contributions qui suivent explorent la dimension artistique de cette exposition de l'intime, et d'abord du corps. Sandrine Le Corre pose d'emblée la contradiction dans son titre « En vitrine, l'intime » à partir d'une performance de l'artiste Tsuneko Taniuchi qui s'expose nue dans une vitrine de glace, en face de huit hommes en ligne qui regardent dans sa direction. Le dispositif exhibe le corps féminin nu mais met aussi en évidence l'ambiguïté du rapport à l'intime

par la transparence imparfaite de la glace et par l'incertitude quant au caractère voyeur des regards masculins, eux-mêmes partie prenante de la performance offerte au spectateur. L'intime est traversé par le doute : il échappe, résiste à ce qui pourrait le délimiter, figer ses caractères.

La maladie, épreuve intime de souffrance, de vulnérabilité, de désespoir parfois, échappe d'ailleurs à la représentation. Véronique Montémont étudie les récits autobiographiques ou journaux de plusieurs auteurs contemporains (Alix Cléo Roubaud, Hervé Guibert, Annie Ernaux, Lydia Flem) et constate la distance, le décalage entre les descriptions de soi malade dans les récits de soi et les photographies évoquées mais absentes, ou qui ne désignent qu'indirectement la maladie. Celle-ci est « imphotographiable » en ce qu'elle échappe toujours à l'image qui n'en saisit qu'un signe, ce qui conduit les auteurs à combiner, de façon diverse, texte et photographie pour théâtraliser la souffrance et leur espoir de guérison.

La représentation artistique apparaît donc tendue entre l'exhibition et l'irreprésentabilité de l'intime. Rafael Díaz, dont Pascale Peyraga étudie les photographies, se saisit de cette antinomie pour lui donner forme dans une série de « non-portraits » intitulée *Anonymous*, où les personnes sont photographiées dans un clair-obscur qui éclaire l'arrière de leur tête et de leurs épaules dénudées, et masque leur visage. Une identité s'affirme – certains caractères corporels individuels sont bien perceptibles – mais l'effacement des traits du visage, qui rompt avec la représentation de soi, laisse la personne dans l'anonymat et le spectateur au seuil de l'intime. L'esthétisation des portraits tend ici, selon la formule de Roland Barthes que rappelle Pascale Peyraga, à « énoncer l'intériorité sans livrer l'intimité ».

Car si l'intime est bien ce qui concerne l'individu, est mis en partage et suscite un effet troublant à la réception, la démarche de nombreux artistes et écrivains consiste quant à elle à refuser l'exhibition ou à y échapper, tout en affirmant la présence de l'intime. Tel est encore le cas d'Esther Ferrer dont Pascale Borrel étudie deux performances, *Je vais vous raconter ma vie* et *Intime et personnel*. Dans la première, les récits autobiographiques se superposent avec un bref décalage ; dans la seconde, des mesures corporelles sont reportées sur un tableau. La polyphonie créée dans le premier cas et le caractère fantaisiste de la seconde montrent assez le refus de la dramatisation d'une situation intime, fondée sur la fascination pour l'objet exhibé.

L'aveu intime s'est installé au centre de la littérature et l'exposition de soi au cœur de la création artistique. La folie d'avouer et de montrer a pour corollaire celle de voir et de savoir. Mais ce fantasme d'un dévoilement ou d'une dénudation de soi ne connaît pas d'assouvissement plein ni immédiat. L'accès à l'intime demeure toujours incertain : l'intime échappe à la saisie du sujet, au discours de celui qui avoue ; il est toujours au-delà de l'image exposée. La littérature comme l'art combinent modalités de voilement et de dévoilement, de désignation et de détour, jouant du décalage entre l'intime rêvé et ce que l'on peut en afficher.